

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DUNKERQUOISE

POUR

L'ENCOURAGEMENT DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS

1855

SOUVENIRS DE MORÉE

Lus par M. BOBILIER, ex-chirurgien en chef de l'hôpital militaire de Patras

à la séance du 24 septembre 1952

Messieurs,

Ayant été attaché en 1828 à l'expédition de l'armée française en Morée, j'ai fait dans ce pays quelques observations que je viens vous communiquer. J'ose espérer qu'elles ne seront pas sans intérêt pour vous. Elles n'auront pour objet que l'étude du sol et du climat de la Morée, ses productions végétales et animales ; quelques notions sur la constitution physique et morale des Grecs ; je ne parlerai de l'histoire de la Grèce que pour faire connaître les motifs de l'expédition, et des ruines que pour marquer celles que j'ai rencontrées sur mon passage. Je finirai par dire quelques mots sur les maladies qui ont régné parmi les troupes de l'expédition.

Les Grecs, après avoir devancé tous les autres peuples dans l'étude des sciences, des arts et en civilisation, sont tombés dans le plus dur esclavage et sont redevenus presque à l'état de barbarie. Après la domination romaine, les Grecs sont passés sous celle des Turcs et des Vénitiens.

La différence de religion a bien pu être un motif de la cruauté avec laquelle ils ont été traités par les Turcs ; mais les Vénitiens étaient chrétiens comme eux et cependant ceux-ci n'ont pas été plus humains. Le despotisme des Turcs a constamment été si dur et si intolérable, que les Grecs ont souvent cherché à s'en affranchir et se sont plusieurs fois révoltés ; mais ces révoltes n'ont eu quelques succès et n'ont réellement pris un caractère d'indépendance qu'à dater de 1821 ; depuis cette époque jusqu'en 1829, les Grecs ont livré aux Turcs de nombreux combats dans lesquels ils ont montré un courage si héroïque et un patriotisme si ardent, que toute l'Europe est restée dans l'admiration et faisait des vœux pour la régénération de la Grèce. Ce n'est qu'alors, et malheureusement après bien des massacres et la mort d'un grand nombre de braves, que les gouvernements de la Sainte-Alliance résolurent d'intervenir en faveur des Grecs.

La bataille de Navarin fut le premier résultat de cette intervention ; mais après cette bataille, Hibrâhim continuait de ravager la Morée et achevait de la ruiner.

Cet état de choses décida le gouvernement français à envoyer des troupes pour l'en chasser ; 14,000 hommes embarquèrent à Toulon, le 17 août 1828, sous les ordres du général Maison, et le 28 du même mois nous débarquions au fond du golfe de Messénie à Pétalidi, près des ruines de l'ancienne Coronée. Les troupes furent campées sur les plateaux qui existent entre les embouchures de la Velika et de la Carascasilli. L'état-major se plaça sous les beaux platanes qui ombragent la fontaine Djanée.

Je profitai de notre séjour à Pétalidi pour aller visiter les ruines de Messène avec quelques-uns de mes confrères, nous remontâmes le Pamissus, et après trois heures de marche, nous arrivâmes au pied du mont Ithome, au bas duquel on ne voit plus que quelques énormes pierres taillées, seul reste de la ville d'Epaminondas. Nous montâmes sur l'Ithome, et de là nous pûmes découvrir toute cette magnifique contrée qui, pendant si longtemps, fut l'objet de la jalousie et de la convoitise des Lacédémoniens. En face de nous, la mer et le golfe de Messénie, à gauche la chaîne du Taygette, à droite la ville de Coron, bâtie sur les ruines de Colonides. Quelques jours après j'allai en bateau voir Calamata, l'ancienne Pharæ, sur les bords de Nédon ; cette petite ville, située au pied du Taygette, n'offre rien de curieux, si ce n'est un fort construit par les Vénitiens. En revenant à Pétalidi je passai près de l'embouchure du Pamissus ; rien n'égale la beauté et la fertilité des bords de ce fleuve ; c'est bien à juste titre que cette contrée était surnommée la Fortunée.

Vers le 15 septembre l'évacuation des Egyptiens ayant été décidée, les troupes campées à Pétalidi quittèrent cette position pour se rendre à Navarin. Pour moi j'étais déjà depuis quelques jours embarqué sur le navire servant d'hôpital. Nous quittâmes le golfe de Coron ; nous doublâmes le cap Malé, l'île Sapienza, et nous vînmes mouiller dans la rade de Navarin, en face de la presqu'île de Sphacterie, au nord de laquelle était Pylos, la patrie de Nestor.

Patras et le château de Morée étaient encore au pouvoir des Turcs ; la troisième brigade, commandée par le général Schneider, reçut l'ordre de se diriger vers ce point, je fus désigné pour l'accompagner.

Le 4 octobre nous débarquions dans le golfe de Lépante entre Dymé et Patras, à l'embouchure du Glocus, aujourd'hui Levka. Nous découvrions à l'autre rive du golfe les côtes de l'Étolie, dans l'ouest Ithaque, Céphalonie et Zante ; à l'est les petites Dardanelles et le mont Kakiskala, le Taphiassus des anciens ; nous étions à une lieue de Patras, au pied du mont Voïdia, le Panachaïcus des anciens.

Le général Schneider, afin d'éviter l'effusion du sang, n'attaqua pas immédiatement la garnison de Patras ; il fit quelques propositions de capituler, ces propositions furent accueillies ; mais les arrangemens ne furent définitivement arrêtés que le 6, et nous n'entrâmes à Patras que le 8 août. Cette capitale de l'ancienne Achaïe était en ruine, il ne restait debout que la citadelle et les mosquées, le château de Morée devait être évacué en même temps que Patras ; mais il en fut autrement : les officiers des turcs qui l'occupaient, déclarèrent à leur chef Adji-Abdulia, avec lequel cette évacuation avait été conclue, qu'ils s'enseveliraient sous les ruines du fort plutôt que de le rendre.

Le général Schneider partit de Patras avec presque toute sa brigade et alla camper près du fort de Morée, sur les bords du torrent Velvitse, l'ancien Charadrus, qui descend du Voïdia et va se jeter dans le golfe près de l'ancienne Argyræ. Cette forteresse étant construite dans le système de Vauban et considérée comme la clé de la Morée, le général fit toutes les dispositions d'un siège en règle ; les travaux ne commencèrent que le 10 Octobre, et encore furent-ils retardés par des pluies abondantes qui ne cessèrent de tomber du 12 au 16 ; à cette époque, la deuxième brigade, commandée par le général Higonet, vint renforcer la troisième ; dès lors le fort fut serré de plus près. On établit de fortes batteries et la tranchée fut ouverte le 29 au matin. On allait monter à l'assaut, quand un parlementaire, un drapeau blanc à la main, vint annoncer que la garnison se rendait à discrétion.

J'étais resté pendant quinze jours devant le fort de Morée ; ce fort s'étant rendu, je retournais à l'hôpital de Patras pour soigner les blessés et les malades ; ce siège ne nous avait coûté que quelques blessés, mais les bivouacs et les travaux dans un terrain détrempe par la pluie avaient occasioné un grand nombre de maladies. Rien n'étant préparé dans cet hôpital pour recevoir un si grand nombre de malades, il nous fut bien difficile de leur donner tous les soins nécessaires.

Vers les premiers jours de Décembre, le général Schneider reçut l'avis que la peste régnait dans plusieurs localités du Nord de la Morée ; il me fit appeler et me demanda ce qu'il y avait à faire pour en préserver les troupes. Je lui dis qu'il fallait d'abord envoyer un officier de santé sur les lieux pour savoir si la maladie signalée était réellement la peste. Je m'offris pour remplir cette mission. On m'adjoignit mon collègue Fromenger, un médecin grec pour me servir d'interprète et de conducteur, deux chasseurs d'escorte, deux infirmiers, deux muletiers et leurs mulets pour porter nos tentes et des vivres.

Nous longeâmes le golfe de Lépante, nous passâmes le Melichus à peu de distance de Patras, ensuite le Charadrus, sur lequel nous avons campé, près du château de Morée ; nous allâmes coucher sur les bords du Bolimeus, non loin du promontoire Derapanum. Dans la nuit, notre présence en ces lieux attira un si grand nombre de chacals, que leurs cris nous empêchèrent de dormir ; ces animaux s'approchèrent de si près, que nous craignîmes qu'ils n'attaquassent nos chevaux ; nous ne vîmes rien de mieux à faire pour les éloigner que d'allumer de grands feux qui, effectivement, les arrêtèrent, et nous pûmes goûter le repos le reste de la nuit.

Le lendemain nous continuâmes notre route en laissant derrière nous les ruines d'Argyræ et le promontoire Rhium, ayant à notre gauche, de l'autre côté du golfe, la vue du mont Chalcis, au pied duquel est le port de Lépante, l'antique Naupacte, devant lequel la flotte vénitienne détruisit la flotte turque en 1571. A droite, les contre-forts escarpés du Voïda descendent si près du rivage qu'ils ne laissent qu'un étroit passage ; le canton de Vostiza et celui de Patras se trouvent ainsi séparés l'un de l'autre par ces contre-forts.

Bientôt nous dépassâmes la pointe de sable qui portait le nom de Drapanum, ainsi que le torrent Phænœ, qui va se jeter dans le golfe à l'endroit où était l'ancien port Erineus. Plus loin

nous passâmes le Meganitas, qui vient du mont Agriokambo, près des ruines de Krytœ , et va se jeter dans le golfe au port de Rypes. On entre dans un pays magnifique ; jusqu'à Vostiza, ce n'est plus alors qu'un jardin planté de lauriers-roses, de lentisques, de grenadiers, de vignes et d'oliviers.

Vostiza, l'ancienne Egium, où s'assemblaient les députés de l'Achaïe, est bâtie en partie sur le bord du golfe et en partie sur une hauteur peu élevée, d'où l'on découvre de l'autre côté du golfe le mont Parnasse, avec ses deux pointes, au bas duquel se trouvent les ruines de Delphes. Vostiza, comme toutes les autres villes de la Grèce, était en ruines ; sa population, de cinq mille âmes avant la guerre, était réduite à deux mille. Nous visitâmes les malades existant dans cette ville, et nous eûmes la satisfaction de n'en trouver aucun atteint de la peste. Nous allâmes voir un énorme platane qui était planté sur le bord de la mer, près de la fontaine à cinq arches ; c'est en ce lieu, dit-on, que les députés tenaient leurs assemblées ; nous vîmes le Bazar et plusieurs jardins remplis de citronniers, d'amandiers et d'orangers.

En quittant Vostiza nous passâmes le Selineus, à peu de distance de la ville ; plus loin, nous laissâmes à gauche l'endroit où s'engloutit Helice, lors du tremblement de terre qui eut lieu dans ces contrées en 375 avant J.-C., ainsi que la route de Sicyone et de Corinthe ; enfin nous nous approchâmes des montagnes. On nous montra la grotte d'Hercule, Metoki de Troupia, et les ruines de Bura, renversées en même temps que Hélice fut engloutie. Nous entrâmes dans le défilé de Troupia, et nous allâmes bivouaquer sur les bords du Buraceus. Le lendemain nous remontâmes le fleuve ; nous passâmes sur le sommet du Diakopto, déjà couvert de neige, et nous arrivâmes au monastère de Mégaspiléon par des chemins très escarpés. Ce monastère est bâti au pied d'un rocher à pic qui avance par dessus la toiture, en sorte qu'il est en partie caché et couvert par ce rocher. On a choisi cet endroit pour construire ce monastère, parce que c'est l'entrée d'une caverne, au fond de laquelle on trouva une relique ou Vierge qui devint en grande vénération dans le pays. A notre arrivée, on nous fit entrer dans l'église, qui n'a ni cloche ni clocher ; on fit la prière, on chanta quelques hymnes à l'occasion de notre présence ; on nous conduisit ensuite dans une chambre entourée de divans, on nous lava les pieds, on nous mit des pantoufles et on nous donna une infusion aromatique en guise de thé, qui eut pour effet de dissiper instantanément le sentiment de fatigue que nous éprouvions. Le supérieur du couvent vint nous voir, et, après quelques manifestations de bienveillance réciproque, il nous fit servir des mets sur une table ronde très basse, autour de laquelle il nous invita à nous asseoir sur les divans, en croisant les jambes à la manière des Turcs ; pendant le repas, la conversation s'engagea d'abord sur le service que la France venait de rendre à la Grèce, puis sur les mauvais traitements que les religieux avaient eu à souffrir par la présence des Egyptiens. Le monastère avait eu à se défendre contre mille de ces soldats, qui, après de vains efforts, ne pouvant s'en emparer, cherchèrent à y mettre le feu en jetant des fascines embrasées du haut du rocher qui le domine ; ce moyen ne leur ayant pas réussi, ils se retirèrent sans avoir pu s'en rendre maîtres. Je fis quelques questions sur l'état de l'église grecque : ils nous dirent que tous les emplois de cette église se vendaient au plus offrant ; le patriarcat de Constantinople même est vendu par le sultan, et le patriarche à son tour vend les emplois d'évêques et de papas. Nous payons, disaient-ils, une rente annuelle au patriarche ; elle est portée chaque année à Constantinople par trois d'entre nous, et de là ces trois frères vont en Russie, où, au moyen des offrandes qui leur sont faites, nous recouvrons la rente et bien au-delà. Le monastère de Mégaspiléon renferme à peu près 150 religieux, divisés en trois classes : les novices, les profès et les caloyers.

Le 10 Décembre, nous quittâmes ces bons moines pour aller à Calavrita, en suivant toujours le Buraceus. Calavrita, l'ancienne Cynœtæ, est située dans un beau vallon arrosé par la Cerynite et le Buraceus ; cette ville autrefois faisait partie de l'Arcadie ; elle n'offre rien de curieux.

Nous nous présentâmes au bey ; il envoya chercher M. George, médecin de l'endroit ; celui-ci nous accompagna chez tous les malades, et nous nous assurâmes qu'ils étaient réellement atteints de peste.

Cette maladie avait été apportée d'Argos par une revendeuse d'habits, lesquels avaient appartenu à des Egyptiens ; nous visitâmes douze malades atteints de peste à des périodes plus ou moins avancées ; la même maladie régnait aussi dans quelques villages des environs : à Kerpini, à Wrakni et à Cloukines. Le lendemain nous allâmes voir les malades de ces deux derniers villages, situés dans les plus hautes montagnes de la Morée, à l'est de Calavrita ; Cloukines est l'ancienne Nonarys dans la vallée du Styx. Je me fatiguai tellement ce jour-là, que j'en eus la fièvre. Mes compagnons de voyage me croyaient atteint de peste, et déjà ils ne voulaient plus m'approcher.

De retour à Calavrita, nous écrivîmes au général Schneider que la maladie étudiée par nous dans cette ville et dans les villages que nous avons parcourus, était bien la peste. Du 10 au 11, il était mort deux des malades que nous avons visités. Nous laissâmes à M. George les médicaments que nous avons apportés pour les malades qu'il aurait à traiter, et nous revînmes à Patras par une autre route. Nous traversâmes le mont Erymanthe ; nous arrivâmes dans le bassin du Pierus ; nous passâmes près des ruines de Tritœ et de Pharœ, anciennes villes de l'Arcadie. Arrivés à Prevetos, village près de Pharœ, nous quittâmes la vallée du Pierus ; nous prîmes à droite, et nous arrivâmes le 15 Décembre sur le versant du côté de l'ouest du mont Voïda, dans une position d'où nous pouvions voir une grande étendue de pays ; les petites Dardanelles, formées par le rapprochement des montagnes de l'Etolie et de l'Achaïe, l'embouchure de l'Evenus, à l'ouest du mont Kakiscal, le Taphiassus des anciens, et les terres basses de Missolonghi.

Lorsque je rentraï à Patras, au lieu de nie laisser reprendre mon service à l'hôpital, le général Schneider me dit que puisque j'avais été malade et que je l'étais encore, il était nécessaire, pour la sécurité de la santé de l'armée, que je me misse en quarantaine ; il me lit donner une maison isolée, dans laquelle je fus séquestré pendant huit jours. Je me rétablis très bien, et je profitai de ces huit jours de repos pour rédiger un rapport sur la maladie que je venais d'observer. J'en multipliai les copies afin de pouvoir en adresser une à mes chefs, une au conseil de santé, et une à l'académie de médecine, où elle a été lue dans la séance du 22 Septembre 1829.

Ici se bornent mes voyages dans l'intérieur de la Morée ; j'avais assez vu de ce pays pour me faire une idée de la disposition de son sol ; il est en général très inégal, très découpé par des caps et par des golfes ; il y a des montagnes, et, entre elles, des vallées dans toutes les directions ; les cours d'eau qui arrosent ces vallées ont peu d'étendue et sont plutôt des torrents que des fleuves, titre sous lequel ils sont cependant si pompeusement désignés dans nos classiques.

Parmi les différents groupes de montagnes, il en est deux plus élevés et plus étendus : l'un, qui va du nord-ouest au sud-est, paraît être la continuation du Pinde, de l'Æta, du Chalcis qui, de la Grande-Grèce, passe dans le Péloponèse, forme le Voïdia, traverse l'Arcadie, se relève pour former le Taygette, et va se terminer en Crête au mont Yda. L'autre, qui va de l'ouest à l'est, dans la même direction que l'Apennin, forme l'Erymanthe, le Voïdia, le Syllene ou Chalmos, l'Olympe, et va finir dans la presque qu'île d'Euripe.

Ces deux chaînes de montagnes se croisent au mont Voïdia, qui est le point culminant ; ce sommet est de forme conique ; mais le long du golfe de Lépante, au mont Agriokambo, à Mégaspiléon, dans la vallée du Styx, et en traversant l'Erymanthe, j'ai vu des terrains de sédiment soulevés et formant des escarpements très élevés, étagés par strasses régulières de cailloux

roulés ou poudingues alternant avec des craies qui montrent que le sol du Péloponèse, si ancien dans l'histoire de l'humanité, est cependant bien nouveau relativement à l'histoire du globe, puisque, avant d'avoir été ainsi soulevé et bouleversé, il avait déjà été inondé et nivelé par les eaux en couches horizontales de sédiment. Quant aux différents terrains que j'ai trouvés sur mon passage, j'ai noté pour le fond du golfe de Messénie un terrain d'alluvion des plus riches, au mont Ythome du grès vert, à Calamata des paillettes de mica argentin, sur les bords de la Levka, dans la plaine de Patras, de l'argile plastique ; au Voïdia, des calcaires compactes grisâtres couleur lie de vin ; au mont Diakopto, des marbres blancs mêlés de veines rouges, de la craie rouge ; dans la vallée du Cratis qui fait suite à celle du Styx, une fracture ou dislocation profonde de roche sédimentaire.

Le climat de la Morée est un des plus beaux du monde ; cette presqu'île, à l'extrémité méridionale de l'Europe entre l'Asie et l'Afrique, reçoit cependant de ces contrées quelques influences climatologiques. Située entre le 36^{me} et 38^{me} degré de latitude nord, et sous le 19^{me} degré de longitude est, ce pays jouirait même d'une température constamment assez élevée, si le voisinage des montagnes du Pinde, de l'Hemus et du Taurus, lesquels sont souvent couverts de neige, ne venaient la faire varier et l'abaisser quelquefois subitement ; la moyenne annuelle est de 17 degrés centigrades ; celle de l'hiver de 10 degrés, celle du printemps de 15 degrés, celle de l'été de 25 degrés, et celle de l'automne de 18 ; les extrêmes de 0 à 30 et 40 degrés. L'influence de la chaleur solaire sur la végétation devance en Grèce, plus de six semaines, celle de la France ; au mois de février on voit déjà les amandiers en fleurs, en mars le printemps est dans toute sa force, l'été commence en mai, et les chaleurs sont déjà très grandes à cette époque ; on récolte les céréales en juin ; du 15 juillet au 15 septembre les chaleurs sont si fortes que la sécheresse fait tout périr, les pluies d'octobre font tout reverdir et ramènent un second printemps ; mais ce retour de verdure ne dure pas longtemps, les hautes montagnes se couvrent de neige, la température se refroidit, et cette végétation renaissante s'arrête. Les vents du nord et du nord-ouest dominant en hiver, celui du nord-est au printemps, du sud en été ; quand celui-ci persiste, c'est le siroco d'Afrique ; le vent sud-ouest amène de la pluie ; les orages ont lieu en juin et juillet.

La végétation n'est pas aussi belle ni aussi active en Grèce que pourrait le faire présumer la latitude du pays ; le sol est sec et rocailleux, les montagnes sont nues et dépourvues de végétation, le fond des vallées seul est très fertile ; mais ce n'est point comme en France une végétation fraîche et d'un vert clair ; la végétation en Morée est d'un vert foncé, on n'y voit que de petits arbres et des arbustes. C'est le pays natal de l'olivier, il y croit à l'état sauvage : c'était toujours de l'olivier sauvage, et jamais de celui qui avait été cultivé, dont se servaient les Athéniens en signe de paix. Nulle part on ne voit d'aussi beaux platanes ; c'est avec les branches de cet arbre que les Grecs décoraient leurs maisons, les jours de fêtes, comme nous le faisons avec le chêne ; le lentisque y est si abondant qu'on s'en sert de bois à brûler, les lauriers-roses, quand ils sont en fleurs, donnent partout un aspect enchanteur à la campagne, car ils y croissent sans culture ; les orangers, les citronniers y croissent aussi en pleine terre et sans culture, de même que le mûrier ; parmi les plantes les plus communes, on peut citer les aloës, la réglisse, la scille.

Les animaux ne sont pas très multipliés : on y trouve le chacal, animal qui tient du chien et du renard ; ils voyagent par bandes, la nuit particulièrement, et vont déterrer les cadavres et rechercher les charognes ; on y voit peu de chevaux, pas de bœufs, pas de vaches ; mais des buffles, des chèvres, des moutons, des tortues en quantité, des lézards, des scorpions, des tarentules.

Les Grecs sont grands, bien faits, ils ont le regard vif et animé, leur démarche est fière et assurée, toujours armés et costumés à l'antique ; ils ont réellement l'air guerrier. Les femmes sont belles et jolies ; mais leur robe cache leur taille, et leur voile, la figure ; en sorte qu'il est difficile de les bien voir. Les grecs modernes diffèrent peu des anciens sous le rapport de la constitution physique, et même sous le rapport moral ; c'est la même vivacité, le même courage, le même amour du sol et de la patrie, et bien certainement ce peuple avec de l'instruction, de bonnes lois et de l'industrie, redeviendrait, non peut-être ce qu'il fut dans les temps passés, mais du moins marcherait de pair avec les nations les plus civilisées.

La Morée est le pays le moins marécageux du monde, et cependant la plupart des maladies qui ont régné parmi les troupes de l'expédition, ont été des fièvres intermittentes, du type tierce et quotidien ; mais si les miasmes marécageux ont eu une action si vive et si meurtrière sur les français, il faut l'attribuer aussi à l'obligation dans laquelle ils ont été de bivouaquer dans une saison pendant laquelle les nuits sont déjà longues et froides, et au moment des pluies qui tombent à la mi-octobre en Grèce.

Les marais étaient à sec pendant l'été ; la pluie ayant ensuite humecté le fonds desséché de ces marais, il en est résulté l'émanation des miasmes qui ont occasioné la fièvre, et cela avec d'autant plus de force que les troupes étaient au bivouac exposées alternativement au froid, à la chaleur, et souvent mouillées et refroidies.

Les malades ont afflué tout-à-coup en si grand nombre dans les hôpitaux, et particulièrement à celui de Patras, qu'il a été impossible de leur donner tous les soins convenables. Ils étaient entassés dans les mosquées, dont les toits en mauvais état laissaient tomber l'eau sur les malades ; ces malheureux étaient couchés sur le sol sans couvertures, sans paillasses ; ils n'avaient pas de vases pour boire ni d'infirmiers pour les soigner : l'administration des hôpitaux acte d'une imprévoyance impardonnable dans cette occasion. Les fièvres ont souvent pris le caractère pernicieux ; nous avons perdu beaucoup de malades au second et au troisième accès, et quand les fièvres se prolongeaient, elles passaient souvent à l'état continu, se compliquaient d'irritations gastro-intestinales. Ces fièvres réclamaient dès leur début de grandes doses de sulfate de quinine, et l'on avait apporté très peu de ce médicament. Les rechutes ont été très nombreuses et fatales ; les soldats, en sortant de l'hôpital, retournaient à leur corps, bivouaquaient de nouveau, buvaient et mangeaient sans aucun ménagement. Un grand nombre d'hommes sont morts après être rentrés deux et trois fois à l'hôpital. A l'autopsie, on trouvait des ulcérations dans les intestins, des engorgements du foie, de la rate, des œdèmes, des infiltrations et des hydropisies. Plusieurs de mes confrères pensaient que cette maladie avait quelque chose d'asthénique et de spécial : pour moi je n'y ai rien vu de particulier, et si elle a sévi tout-à-coup et d'une manière si générale, c'est que plusieurs causes puissantes ont agi simultanément sur les troupes pour l'occasioner.

BOBILIER, D^r -M.

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DUNKERQUOISE

POUR

L'ENCOURAGEMENT DES SCIENCES, DES

LETTRES ET DES ARTS.



— DUNKERQUE. —

TYPOGRAPHIE E. VANDALLE, RUE DE L'ÉGLISE 20.

—
1855.



Retravaillé et retranscrit par <http://www.dunkerque-historique.fr> (avril 2023)

Souvenirs de Morée (1828) - Mémoires de la Société Dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts - 1855 -. Source : BnF / Gallica



[Rajout par dunkerque-historique.fr](http://www.dunkerque-historique.fr)

pour en savoir plus sur cette expédition : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Expédition de Morée](https://fr.wikipedia.org/wiki/Exp%C3%A9dition_de_Mor%C3%A9e)

carte du Péloponnèse (Grèce) avec quelques noms cités





Entrevue du général Maison et d'Ibrahim Pacha, à Navarin, septembre 1828 (détail). Intervention française en Morée (1828-1833).



La Bataille de Navarin, le 20 octobre 1827, au cours de laquelle les forces navales alliées (Grande-Bretagne, France et Russie) ont vaincu de manière décisive les flottes ottomane et égyptienne.



Baie de Navarin, magnifique,... excellent souvenir personnel où j'ai parcouru les ruines du Château fort de Vieux-Navarin ou Port-de-Jonc (forteresse franque du XIIIe siècle) - et sa grotte de Nestor - il y a une quinzaine années...

